

Prologue

Ce récit en trois stances s'est invité en moi sans crier gare. Il y était, je pense, embusqué depuis quelque temps. Cette histoire, éternelle et toujours recommencée, de père et de fils, de fils et de père, de frères entre eux. Du côté des mâles. Du côté des silences.

Je comprends maintenant combien j'ai résisté à me lancer dans ces écritures. A remuer le passé, à aller creuser au fond des mémoires ces chères vies achevées, en passe d'être occultées, oubliées, niées.

Aucun de mes précédents ouvrages ne m'aura causé autant de peines, celle de revivre les temps où père et frère étaient encore de ce monde, et celle de décrire avec justesse et justice, de l'intérieur, les affres, les désirs, les bonheurs et les désordres de ces deux êtres si proches et si mal connus.

Mon frère aîné, Michel (dit Brother Bear), rendit l'âme il y a trois ans. J'ai « mis au propre » les bribes du monologue embrouillé et intime qu'il avait tenu à m'adresser tout le long de ses derniers jours. Il m'avait légué ses biens, dont ses archives ; j'y découvris, ému et impressionné, un

très gros classeur (23 cm au garrot !) renfermant toute la vie de notre père (dit Father Lion) : ses quelques lettres, des papiers administratifs, des rapports, des photos, des décorations...

Mon frère ainsi me montrait le chemin. Il me tendait, en ses dernières volontés, le bâton du relais. Et je me suis embarqué, fasciné, dans la découverte de la vie de notre père, parti rejoindre ses ancêtres il y aura bientôt quarante années. J'ai reconstitué cette seconde partie de ce récit familial en m'appuyant sur ces sources, mes souvenirs, des recherches et des échanges avec les rares témoins de la vie de « L'Amiral » encore en vie et en esprit alerte.

Dans un dernier volet je reviendrai sur ces deux parcours français, et les secrets de leurs personnes. Aurai-je bien, au bout de ces pages, et de ces illustrations, réussi à capturer l'essence même de ces deux hommes ? Aurai-je mieux compris qui ils étaient, et en quoi ils avaient contribué à me forger ? Aurai-je rendu justice à leur farouche détermination de « faire quelque chose » de leurs passages sur cette terre, chacun à sa façon ? Aurais-je bien, en filigrane, évoqué l'autre figure, silencieuse et bienveillante, qui aura rendu ce quatuor possible, celle de la femme, de la mère, Augusta-Mireille, dite « Mother Goat » ?

Aurai-je enfin-et c'est bien cela la littérature- réussi à capter votre attention, à vous faire dire, « c'est mon père », « c'est mon frère » ? Aurai-je, avec le cœur, ressuscité, fugitivement, ces âmes enfuies ?

« That is the question » !

François-G. Bussac,
dit « Brother Fish »

Le frère aîné

Une chambre d'hôpital.
À Nice, sur les hauteurs, non loin de l'Église Russe, coupoles dorées, liturgie de Saint Chrysostome et iconostases. Peu de bruits, la nuit est là. Je veille mon frère. Mon seul frère. Il est sur le chemin du départ. Du dernier voyage. Je l'ai compris depuis quelque temps. Je sais que, lui, dans son brouillard chimique, le réalise. Il y a des tubes tout autour et de lentes gouttes qui pénètrent ses bras, qui furent costauds. Toutes les deux heures des dames noires en blouses blanches, immaculées, s'approchent de lui, et douces, mais fermes, le retournent, redressent les coussins, contrôlent la vitesse des gouttes, nettoient en silence ses déjections. Elles essuient aussi son visage, lui parlent en lui disant Monsieur, racontent leurs gestes. Une litanie « palliative », que j'observe de ma banquette, au fond de la petite pièce où je passe la nuit en la compagnie de mon aîné.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais partagé sa chambre, d'avoir entendu, la nuit, ronflements, bruisse-

ments, éructations, râles. Peut-être dans mon extrême jeunesse ? Tout petit garçon, près de soixante-dix ans auparavant, je devais avoir quatre ou cinq ans ; nous dormions dans une espèce d'alcôve, au fond d'une immense pièce qui fut noble, ancien salon d'un sévère hôtel particulier, à Saint Germain en Laye. La solde de « Father Lion » était modeste en ces temps-là ! Je grognais car j'avais un petit lit en fer, que je mordais je ne sais trop pourquoi et j'enviais le « vrai » lit de mon frère de l'autre côté du paravent en soie puce épuisée qui, séparait nos « deux coins » !

Lorsque j'étais arrivé dans cet hôpital, traversant, inquiet, la Mer Méditerranée, une semaine auparavant, il m'avait dit simplement : « Ah, te voilà ! », avec un grand soupir et ce qui se voulait un pauvre sourire édenté. Puis il était retombé dans son monde de brumes. Épuisé et s'excusant d'un rictus de tant de peines. Comme s'il m'avait attendu, dans un dernier et suprême effort pour ne pas sombrer dans l'inconscient, qui, il le savait, se trouvait de l'autre côté de la prochaine respiration.

Je réalisais que, par-delà sa souffrance anesthésiée, comme rasséréiné par ma présence tutélaire, il prenait un dernier et douloureux contentement à me raconter, enfin, sa vie, et, en premier lieu, ses enfances à lui, mon aîné de sept années... Comme si, après l'histoire de notre grand-père, de notre mère, il tenait à ce que je raconte la sienne, si méconnue, si minuscule, si critiquée. Sa vie. L'histoire tragi-comique d'une rédemption.

À me remémorer ses « derniers moments », je ne saurais dire sur combien de jours, combien de nuits ils s'étendirent.

Nous étions, lui et moi, en une ultime rencontre, dans un monde clos, ouaté, halluciné. Avec, à intervalles réguliers, de longs silences ponctués des stances du Notre Père, en version latine, à l'ancienne ; je savais qu'il aimait la musique sacrée, et j'avais apporté un petit appareil. Ainsi ces jours de souffrance et de conversation chuchotée se muèrent en une sorte d'Opéra improvisé, improbable, où la propre voix de mon frère, hachée, murmurante, venue de son plus grand silence hanté, se faisait entendre par à-coups, puis dans mon cœur, rayonnante, persistante, étrangement volontaire...

... *Pater noster, qui es in caelis...*

À toi, petit frère, je peux raconter...
Je me souviens, moi, Michel, dit « *Brother Bear* », du petit garçon que j'étais, en culottes courtes et genoux écorchés ! Je devais avoir trois-quatre ans.

Je me souviens de ces longues soirées d'hiver dans notre village des Alpes Maritimes, Villars-sur-Var, où Grand-papa Wiesser me racontait « L'histoire incroyable du palimpseste des Grimaldi ». C'était pendant la guerre, vers les 1943-44, maman s'était réfugiée à Villars. Lorsque j'avais bien ramassé haricots verts et carottes, paillé les plants de tomates et combattu les gourmands, j'avais droit au récit fantastique de ce livre que personne n'avait jamais vu, mais dont les anciens parlaient avec vénération. Grand-papa savait l'importance des rituels et ne racontait pas n'importe où, ni n'importe comment contes et légendes. Il avait aménagé une espèce de tanière dans le grenier de sa grande maison forte à l'angle de la place, à l'ombre du vieux clocher.

— Tu vois, petit, ici c'est le « galetas », un grenier ouvert où l'on met à sécher les fruits, les pommes, les kakis. Il n'y a rien de misérable dans ces greniers où circulent vents et lumière. C'est le royaume des chats, et parfois des hiboux. Je connais même un voisin qui y loge ses tourterelles. Elles aiment ces lieux dedans-dehors.

— Oui, grand-papa, mais encore, raconte, raconte !

— Attends un peu ! Tu es trop impatient, petit asticot ! Allons, dispose donc le paravent, allumons le petit poêle, sinon ta grand-mère va encore nous gronder, va chercher les trois bougies. Et la coupelle pour l'encens. Elle vient du sud-tunisien. Je crois qu'elle est romaine. Voilà, tu es prêt, tu as bien ta couverture ? Les nuits sont fraîches, ici.

— Alors ! Cette histoire, grand-papa !

— Voilà, voilà, j'y arrive ! J'allume ma pipe, tu sais bien que cette fumée attire les petits diabolotins, ainsi que les angelots, tes amis ! Nous sommes les seuls à les voir, tu le sais bien, et ils pourront, je crois, nous aider dans notre quête du palimpseste.

— Du palim quoi ? Quèsako ?

— Le palimpseste ! Oui, c'est vrai, je dois t'expliquer. Je t'ai dit ce qu'était un manuscrit, un papier sur lequel on écrit une histoire, une recette, une ordonnance. Eh bien, il y a très très longtemps avoir du papier était difficile, et coûtait cher. Alors, parfois les moines, qui savaient, eux, écrire, effaçaient les premières écritures et écrivaient par-dessus d'autres histoires. Tu vois ? C'est cela un palimpseste.

— Et c'est ce qui est caché dessous qui est à trouver, non ? Comme la carotte qui se cache sous ses feuilles ?

— Tu as tout compris, mon petit, dit le grand-père, en tirant une bouffarde, et assez fier, il est vrai, de ce petit-fils si futé.

— Ainsi, commença-t-il d'une voix sourde, il était une fois un petit berger qui s'appelait Placide et qui aimait fureter partout. C'était très utile, car ses chèvres avaient une forte tendance à se cacher dans les endroits les plus étranges. Souples et silencieuses, elles savaient se couler dans les interstices des vieilles pierres, et bien malin qui pourrait les découvrir. Or ce soir-là, en une fin d'après-midi d'été, au moment de rentrer au bercail, Placide appelle ses chèvres, Antonia, Galla Placidia, Livia, Théodora, Pompéia et sa préférée, Augusta : « Venez venez, mes belles, nous rentrons ! » Il avait un faible pour ces noms d'impératrices romaines, qui se transmettaient de berger à berger, depuis un certain oncle Pierre-Auguste féru d'histoire ancienne ! L'oncle, revenu de la guerre, La Grande Guerre, avec une jambe en moins, s'était plongé, pour ne pas mourir idiot, dans l'histoire de notre arrière-pays et avait découvert, non loin de l'Église, une suite oubliée de colonnes en pierre dite « Allée des Grimaldi ». D'aucuns prétendaient qu'elles menaient à un antique temple de l'Amour, datant des Romains, qui avaient certes colonisé la contrée en des temps très anciens. Il est vrai que ce monument, dans son dénuement romantique portait à l'imaginaire, et les jours d'orage on disait qu'il abritait des danses de sorcières !

— Mais mon grand-papa, demandons au petit diablo-tin. Tu sais, mon ami. Où est-il encore passé, ce coquinou, il m'a dit avoir une copine un peu sorcière !

— Bonne idée, reprit le vieil homme en tirant une bouffarde, mais ne veux-tu pas savoir où était passée la petite chèvre Augusta ?

— C'est cette chèvre-là qui avait disparu ?

— Oui, elle avait lu *La Chèvre de Monsieur Seguin*, de notre ami Daudet, et aimait faire l'aventurière ! Ainsi toutes ses impératrices répondirent à l'appel du jeune Placide, sauf... Augusta ! Mais où donc avait-elle pu se cacher ? Placide ne pouvait redescendre au village sans elle, ou il se ferait gronder bien bon ! Il attacha les quatre autres chèvres, les obéissantes, au vieil olivier qui ombrait la petite chapelle Sainte-Claire, et partit en reconnaissance, criant, criant « Augusta, vieille bique coquine, où es-tu passée ! Si je t'attrape ! ». Puis, car le garçon n'était pas sot, devant le silence, il adopta une autre tactique, sachant combien cet animal-là était farouche ! « Viens ma Gugu chérie, de la bonne herbe fraîche t'attend, viens, j'oublierai ta fuguette ! » Il parcourut en vain bosquets et « calen-chons »-ces petits chemins cachés entre les champs-ruelles sombres aux alentours du lavoir-, tout en haut du village, à la sortie du canal venant des montagnes. Rien, pas un bruit de sabot, pas un méeé plaintif, pas l'ombre d'une petite corne fière ! Mais où donc avait disparu cette coquinenette ?

— Si Placide, murmure le petit Michel, n'a rien vu, ni rien entendu, elle doit se cacher dans un trou, un passage secret, qui sait ?

— Eh bien, mon garçon, bien raisonné !

Placide, qui n'était pas né de la dernière pluie, s'approcha des ruines éboulées du vieux château, pourtant